

Du fait divers au regard unique

**Brève postface à l'ouvrage La Société d'excommunication rédigée par
Christophe Gallaz, écrivain et journaliste**

L'ouvrage de Stéphane Haefliger a pour vertu cardinale de nous faire découvrir la formidable autonomie de la parole médiatique. Celle-ci ne sert pas à communiquer, comme certains le supposent ou l'espèrent encore, mais précisément à non-communiquer - dans la mesure où elle se développe dans un champ paradoxalement inaccessible à ses consommateurs. Information n'égal pas transformation. Le chahut provoqué par le drame de Salvan n'a pas seulement conforté ses habitants dans ce qu'ils sont, pensent et font d'eux-mêmes au gré de traditions locales et régionales à peine changeantes: il les a laissés dans un grand état de non-questionnement sur les médias, leurs mises en scène et leur propre condition de spectateurs.

C'est en cela que la notion de «liberté de la presse» est creuse aujourd'hui. Quand tous les médias captent et restituent les événements sur le même mode et suivant les mêmes règles de narration, ils empêchent forcément qu'advienne une opinion publique. La mort de vingt-cinq personnes dans des chalets incendiés devient une circonstance inerte au sens donné par les chimistes à ce mot: n'étant regardée que sous un seul angle de vue, puis restituée qu'aux termes d'un seul glossaire, elle ne saurait déclencher de réaction dialectique.

C'est l'enseignement principal de ce livre. Il nous signale à quel point le contenu des médias n'a plus la qualité de la fable ou du récit capables de conduire leurs lecteurs ou leurs spectateurs à présumer l'existence d'un réel multiforme, puis de leur faire méditer ce réel et cette complexité pour qu'ils y déterminent leur propre posture. Le contenu des médias n'est plus guère qu'un réel proclamé comme tel par ses trafiquants, une somme d'informations inaptés à nous dire autre chose que leur propre existence, dans l'absolu de leur soi-

disant, et qui vont leur chemin tandis que nous allons le nôtre.

Voilà pourquoi la lecture de nos journaux, ou notre immersion dans le flux des images télévisuelles, nous valent de pareils sentiments de solitude: le monde nous abandonne tandis qu'il progresse d'un événement au suivant, nous imposant alors d'élaborer les stratégies d'une résistance à cette catastrophe. Telle est sans doute l'origine de ces rituels fort bien repérés par Stéphane Haefliger dans son approche des Salvanins, qui n'ont cessé, au plus fort du cirque, de se constituer en grappes et en groupes pour regarder les journaux télévisés ou commenter les bulletins d'informations radiodiffusées.

Cette agrégation du spectatorat médiatique (d'ailleurs avérée par l'essor commercial des magazines spécialisés dans la publication des programmes télévisés) est instructive. Elle signale qu'en nos temps de communication planétaire instantanée, les mécanismes de la solidarité ne s'instituent guère entre les damnés de la Terre et ceux qui prennent connaissance de leur damnation par le moyen de la presse, mais exclusivement entre ces derniers, et seulement durant le temps de leur consommation: s'il y a rénovation de leurs liens sociaux à cette occasion, elle est payée par les occupants d'un territoire extérieur qu'il serait justifié de nommer, par conséquent, le Tiers monde de la modernité.

Voilà pourquoi l'essai de Stéphane Haefliger est foncièrement politique. Quand la parole médiatique advient et circule sans induire le moindre échange vérificateur entre ceux qu'implique nécessairement toute information le long de son trajet, entre sa source et son débouché, la possibilité s'accroît évidemment de rendre inaperçus les non-dits, notamment ceux du pouvoir.

A cet égard, il est troublant d'observer, au détour des pages qui précèdent, tel habitant de Salvan raconter successivement à dix chaînes de télévision sa propre version des faits, tandis que le juge chargé de l'affaire se tait face au micro: à l'évidence, la parole du peuple advient dans le

champ médiatique à la condition qu'elle soit sans importance sur le fond.

C'est l'effet pervers des médias aujourd'hui. Ils concourent, ou du moins ne s'opposent pas, à des érosions très fines de la démocratie. D'une part un espace de parole vaine est mis à la disposition des citoyens, d'autre part un espace de silence utile est mis à la disposition des puissants.

Considérant cette distribution-là des rôles et des moyens, on mesurera l'amoralité, voire l'immoralité, des journalistes qui s'en font les complices et parfois les agents. Il n'y a plus grand-chose de commun entre les grandes causes dont ils s'affirment garants (la justice et la fraternité par les moyens de la révélation documentaire ou du commentaire éditorial) pour se légitimer comme acteurs sociaux, et leur contribution concrète aux dévastations de la parole collective.

Les Salvanins, et derrière eux tous les consommateurs de médias que nous sommes vous et moi, n'ont peut-être cure de ces dérives. Depuis le fond des âges, l'humain assiste aux bouleversements qui touchent ses congénères dans cet état d'esprit gouverné par l'indifférence et le voyeurisme sans enjeu. Doit-il, pour garder conscience de sa propre identité, se préserver à ce point de l'extérieur?

Les exigences de la pensée nous suggèrent pourtant qu'un scandale triomphe à l'abri de ces circonstances. Celles-ci favorisent les doubles discours et finissent par produire un grand malheur. Un patient travail de désillusion, puis de reconquête, s'impose à l'évidence pour que chaque *il* évoqué dans la presse fraternise avec le *je* de celui qui consomme cette presse. Telles apparaissent, en prolongement de cet ouvrage, la tâche et l'urgence.

Christophe Gallaz